

# LE SECRET D'UNE TOMBE

## DEUXIÈME PARTIE

### LA MARCHANDE A LA TOILETTE

— Ecoutez, continua t-elle, à peine m'avez-vous eu présenté ce coffret que j'ai deviné qu'il était le produit d'un vol. Vous l'avez volé, ou vous êtes le complice du voleur. La preuve, c'est que si je vous proposais de m'accompagner chez le commissaire de police, vous me supplieriez de n'en rien faire.

Le misérable tremblait maintenant et ne savait plus que dire. Mme Prudence poursuivit :

— A peine eus-je jeté les yeux sur votre figure, qu'il me sembla qu'elle ne m'était pas inconnue ; mes souvenirs étaient vagues, confus ; mais je continuai à vous regarder, à vous examiner et, presque subitement, le souvenir devint précis.

L'homme haussa les épaules et secoua la tête.

— Vous vous trompez, voilà tout, dit-il.

— Quand on a vu une fois une figure comme la vôtre, on ne l'oublie jamais.

— Mais quand, mais où m'avez-vous connu ?

— Bien sûr, ce n'est pas dans la prison où vous avez purgé votre condamnation à huit années de réclusion.

Le misérable, pâle maintenant, regarda la marchande avec stupeur.

— Niez-vous aussi avoir fait un séjour de plusieurs années je ne sais plus dans quelle maison centrale ?

Il ne répondit pas.

— J'interprète votre silence par ce dicton : " Qui ne dit mot consent." Eh bien, cela vaut mieux ; vous vous montrez plus sage en renonçant à vos dénégations, aussi inutiles que puérides ; d'ailleurs, vous devez bien voir que je ne vous parle pas en ennemie.

— Mais, madame, je ne vous ai jamais vue, comment pouvez-vous savoir...

— Oh ! cela importe peu, vraiment ; sachez seulement que j'ai une mémoire prodigieuse et que rien de ce que j'entends n'en sort. Ne restons pas debout, rasseyez-vous et, si vous le voulez bien, nous allons causer.

Il retomba sur son siège.

Cette femme avec son calme imperturbable, qui lui apparaissait comme une énigme redoutable, exerçait sur lui une sorte de fascination et l'effrayait.

— Où avez-vous dérobé ce coffret ? reprit-elle ; à qui appartient-il ? Je ne vous le demande pas, n'ayant pas besoin de le savoir. Je ne sais pas seulement qui vous êtes, je connais aussi beaucoup de choses de votre passé.

Il la regarda avec un air de doute.

— Vous allez voir, dit-elle.

Elle resta quelques instants pensive, comme si elle eût consulté sa mémoire, et poursuivit :

— Il y a quelques années, en 1874, je crois, oui c'était bien en 1874, vous demeuriez déjà à Montmartre, pas rue du Poirier, mais rue Dabesme ; là vous vous appeliez Aristide Blondeau.

A la même époque, grâce à des certificats dérobés à un de vos camarades, vous êtes entré chez un illustre médecin, M. le docteur Villarceau, en qualité de valet de chambre, sous le nom de Jean Dufresne.

Aristide Blondeau, Jean Dufresne, Alexis Pontois, faux noms. Vous les aimez les faux noms, et pour cause, et vous en avez probablement plusieurs douzaines. Mais cela ne me regarde ni ne m'intéresse. Il me suffit de savoir que vous vous appelez, de votre véritable nom, Edouard Forestier.

Le gremlin ne put s'empêcher de tressaillir, mais il n'essaya même pas de protester. A quoi bon, d'ailleurs ? Il n'avait plus qu'à laisser parler la marchande, à l'écouter et à attendre patiemment afin de savoir où elle voulait en venir.

— Edouard Forestier, reprit-elle, je vois avec satisfaction que vous êtes devenu raisonnable. Eh bien, je m'empresse de vous dire qu'avec moi vous pourriez avoir beaucoup à perdre au lieu de quelque chose à gagner.

### III.—L'AVEU

Forestier, avait repris toute son assurance.

— C'est bien, madame, répondit-il ; veuillez m'expliquer vos paroles, je vous écoute.

— Pour vous prouver que je vous connais, que je vous connais bien, laissez-moi vous parler un peu de votre passé.

Vous êtes d'une famille honorable ; votre père était un brave homme, votre mère une excellente femme, vous les avez abreuvés de chagrins et vous avez été leur désolation. Vous vous êtes marié pour le malheur de celle qui a mis sa confiance en vous.

— Est-ce que vous connaissez ma femme ?

— Je ne la connais pas.

— Tant pis.

— Pourquoi cela.

Vous auriez pu me dire où elle est et ce qu'elle fait.

— Je ne peux vous renseigner au sujet de votre femme ; mais ce que je

n'ignore pas, c'est que vous en avez fait une martyre. Un jour, la patience a manqué à la malheureuse et elle vous a quitté, se dérobant par la fuite aux mauvais traitements, aux outrages que vous lui faisiez subir. Depuis lors, il est facile de deviner ce que vous avez fait.

Mais je reviens à votre court séjour dans la maison du Dr Villarceau sous une livrée de valet de chambre. Je n'ai pas à vous le cacher, voilà ce qui m'intéresse le plus dans votre passé. Il y a dans cette incarnation de Edouard Forestier quelque chose qui pique singulièrement ma curiosité ; plus d'une fois, en y pensant, je suis restée longtemps songeuse.

— Ah ! vraiment ?

— C'est comme je vous le dis.

— Je suis enchanté d'avoir pu ainsi occuper votre pensée.

— Pourquoi, trompant la confiance du docteur, êtes-vous entré chez lui comme domestique ?

— Ah ! vous ne le savez pas ?

— Si ; je sais que vous vous êtes fait valet de chambre afin de pouvoir vous emparer de papiers qui avaient été confiés à M. Villarceau et dont il ignorait le contenu.

— Eh bien, c'est vrai.

— C'est ce vol qui vous a fait condamner à huit années de réclusion ?

— Hélas ! oui.

— Ils étaient donc d'une bien grande importance pour vous, ces papiers que vous avez tant fait pour les posséder, que même la pensée de la prison ne vous ait pas retenu.

— Dame ! il faut bien le croire.

Puis assez brusquement :

— Encore une fois, comment savez-vous ?

— En quelques mots, je vais vous le dire : j'ai assisté, à la Cour d'assises aux débats de cette affaire.

— Ah ! je comprends.

— Ce procès aurait pu être une cause célèbre ; ce fut sans doute en considération de la haute situation du Dr Villarceau qu'il n'eut qu'un assez faible retentissement. Mais on s'est plu à reconnaître que vous vous étiez montré fort, très crâne devant la Cour et le Jury. En effet, on ne pouvait mieux que vous ne l'avez fait, déjouer les pièges qu'on vous tendait ; répondre mieux, c'est à-dire avec plus d'à propos et de sang froid, aux questions insidieuses qu'on vous adressait. Pour ma part, laissez-moi vous le dire, je vous ai admiré.

Il y a dans tout malfaiteur un comédien qui, une fois en scène, pose pour la galerie qu'il veut intéresser par son attitude, dont il cherche à se faire applaudir par le talent qu'il apporte à se défendre.

Mme Prudence le savait bien, et elle remarqua avec plaisir que ses éloges chatouillaient agréablement la vanité de Forestier.

Elle avait son but. Elle n'avait dit encore que quelques mots des papiers, et cependant c'était sur eux que se portaient toutes ses préoccupations. Certes, il fallait qu'ils eussent réellement une bien grande importance pour avoir tenté la cupidité de Forestier et pour que le docteur en eût si douloureusement regretté la perte. Mais que contenaient-ils donc ces papiers ? Il y avait là un mystère qu'elle brûlait de pénétrer.

Toutefois, elle connaissait trop bien les sentiments humains pour aborder de front la question ; si elle avait quelque chance de faire parler Forestier et de satisfaire ainsi sa curiosité, c'était en prenant un chemin détourné, en amenant le coquin, presque à son insu, à lui livrer son secret.

— Bref, Forestier, reprit-elle, vous avez été parfait de tenue et véritablement très fort.

— Ecoutez donc, fit-il, ils étaient tous contre moi, il fallait bien que j'employasse toutes mes ressources.

— On l'a vu. Mais il y avait le vol domestique avec effraction et préméditation ; la lutte était trop inégale, vous deviez succomber. Voulez-vous savoir quelles réflexions je faisais après votre condamnation ? Je me disais : " Cet homme est véritablement supérieur, c'est un caractère. S'il avait employé pour le bien seulement la moitié de l'intelligence qu'il a consacrée au mal, il serait certainement arrivé à une haute position ; il aurait pu être préfet, député, sénateur. S'il s'était livré au commerce, il eût acquis une belle fortune et, tranquillement, il dépenserait de beaux revenus, sans remords du passé, sans inquiétude pour l'avenir.

Au lieu de cela, à quoi l'ont conduit toute son intelligence, toutes ses rares aptitudes ? A aller manger le pain noir des prisonniers et à tresser des chaussons de lisière pendant des années.

Il y a longtemps qu'on l'a dit, les voies honnêtes sont et seront toujours les plus sûres.

Elle parlait gravement, avec une lenteur calculée, tenant Forestier sous la domination de son regard.

Celui-ci éprouvait un mélange d'effroi et d'admiration pour cette femme qui lui imposait. Il avait toujours eu un certain respect pour la force, et cette brocanteuse représentait une force dont il subissait l'influence.

Mais qu'est-ce que cela voulait dire ? Comment, cette marchande de bibelots se posait à présent en prédicateur de morale ! Quelle idée avait-elle